LES ARTS MARTIAUX CHINOIS À L'ÉCRAN (2e partie)

Zhang Ziyi dans *The Grandmaster* (2013)

Nous reprenons ici notre tour d'horizon du cinéma kung-fu à partir des deux tendances qui renouvelèrent le genre après le chaos généré par le passage de la comète Bruce Lee : l'exposé didactique de la tradition héritée de Wong Fei-hung, avec Lau Kar-leung dans le rôle du professeur, et la comédie à la sauce kung-fu magistralement incarnée par Jackie Chan.

Le retour de la vertu martiale

La disparition soudaine de Bruce Lee et la forte demande engendrée par le succès international d'*Opération dragon* conduisit l'industrie cinématographique hongkongaise dans une impasse où s'agitèrent en vain d'innombrable clones ineptes de la superstar. Le kung-fu y aurait perdu son âme si l'un des héritiers de Wong Fei-hung 黄飞鸿 (mandarin Huang Feihong) n'avait repris le flambeau de la tradition pour faire revivre sa légende à l'écran. Fils de Lau Cham 刘湛 (Liu Zhan), l'un des authentiques artistes martiaux qui apparurent dans les films des années 1950, Lau Kar-leung 刘家良 (Liu Jialiang, 1936-2013) pouvait en effet se prévaloir d'être le descendant à la troisième génération du grand maître. Avec ses films, qui tournèrent résolument le dos à l'hystérie provoquée par Bruce Lee, il s'efforça de restituer l'esprit des arts martiaux chinois en mettant en scène son propre héritage martial, la boxe *hung gar* 洪家 (*hongjia*). Dans *The Spiritual Boxer* (1975), il démystifie ainsi les pouvoirs prêtés aux adeptes des arts martiaux pendant la rébellion des Boxeurs[1] dans une comédie qui évite la surenchère violente. Plus sérieux, son *Combat des maîtres* (1976), présente l'apprentissage de la boxe *hung* en insistant sur l'impact de cette pratique sur la formation du caractère du héros, qui, encore une fois, n'est autre que Wong Fei-hung. Confronté à un spécialiste de la mortelle « ruade effilée », ce dernier se montre mesuré dans ses contre-attaques et magnanime dans la victoire, offrant même son bras pour soutenir son adversaire blessé à la jambe. Au cours des années suivantes, Lau Kar-leung livra sa version de la légende du monastère Shaolin avec *Les Exécuteurs de Shaolin* et surtout *La 36e chambre de Shaolin* (1978). Passionné par son art, il s'attacha à mettre en valeur sa dimension gestuelle comme l'illustrent les magnifiques génériques de ses films qui constituent autant d'exposés visuels de sa boxe familiale. Seul réalisateur soucieux de redorer le blason d'un art ancestral, il fut bientôt concurrencé par des chorégraphes talentueux venus quant à eux de la tradition de l'opéra chinois, Samo Hung et Jackie Chan, figures de proue de la *Kung Fu Comedy.* Cette tendance s'imposa à la toute fin des années 1970 avec notamment le succès de *La Hyène intrépide* (*The Fearless Hyena*), film réalisé et interprété par Jackie Chan en personne.

1 Révolte populaire chinoise contre les conséquences de l'impérialisme occidental dont les principaux protagonistes furent des adeptes des arts martiaux traditionnels (1899-1901).

La 36e chambre de Shaolin (1978)

Jackie Chan, fantasque dans *La Hyène intrépide* (1979)

Fièvre du kung-fu en Chine populaire

Il fallut attendre que la Chine se libère du maoïsme et que Deng Xiaoping se saisisse des rênes du pouvoir pour qu'un cinéma d'arts martiaux renaisse sur le continent. L'année 1982 est à marquer de deux pierres blanches. *Le Temple de Shaolin* de Zhang Xinyan 张鑫炎 fut non seulement le premier film de kung-fu réalisé en Chine populaire mais aussi celui qui révéla Li Lianjie 李连杰, le futur Jet Li, dans le personnage d'un jeune bonze batailleur. Si les décors sont somptueux et pour une fois authentiques avec de superbes vues du monastère Shaolin, la technique du héros relève plus du gracieux *wushu* 武术_ version moderne des arts martiaux chinois _ que de la boxe rustique des moines guerriers. L'impact en Chine de ce film, qui brode encore une fois sur le thème de la vengeance, fut immense provoquant une véritable « fièvre du kung-fu » (*gongfu re* 功夫热). Des centaines de milliers de gamins se passionnèrent alors pour leur sport national comme ce fut le cas dix ans plus tôt dans le reste du monde après le tsunami déclenché par Bruce Lee. Si en Occident, il fallut plus ou moins réinventer le kung-fu pour répondre à la demande, en Chine ce succès phénoménal favorisa un regain d'intérêt pour une culture corporelle que les aléas politiques étaient

loin d'avoir fait disparaître. Bien moins connu est *Le Champion de Tianjin* (*Wulin zhi* 武林志) de Zhang Huaxun 张华勋 sorti l'année suivante qui est probablement l'un des rares films à restituer avec bonheur l'atmosphère des milieux populaires de la pratique de la boxe chinoise, en l'occurrence de la variété dite « paume des Huit trigrammes » (*bagua zhang* 八卦掌). On y voit une famille ruinée par la répression de l'insurrection des Boxeurs survivre en vagabondant de ville en ville pour y exhiber ses talents martiaux sur les places publiques. Pris à partie par les membres d'une école de kung-fu ayant pignon sur rue, le père, Dong Fangxu 东方旭, répugne à se battre et se laisse vaincre plutôt que de faire perdre la face à un maître renommé. Lorsqu'un chef de la police compatissant lui propose de devenir le garde du corps d'un caïd de la pègre locale, dans l'impossibilité morale d'accepter cette offre, il se brise volontairement le bras. Bien entendu, le héros finira par entrer pour de bon dans la lice non pas pour affronter ses compatriotes mais pour défendre l'honneur national en faisant mordre la poussière à un arrogant lutteur slave. Toutes les scènes de ce film centrées sur les malheurs de la famille Dong, ses errances, les entraînements d'une école traditionnelle ou les enseignements que le héros reçoit d'un vieux maître de *bagua zhang* (l'acteur d'opéra de Pékin Zhang Yunxi 张云溪 dans le rôle de Li Main Magique) sont d'une justesse remarquable, extrêmement rare dans un genre cinématographique où l'on ne se soucie guère de vraisemblance… Malheureusement, il en n'en va pas de même avec le traitement des lutteurs Russes qui est caricatural[2].

Affiche chinoise de *Wulin zhi* (1983)

De Johnnie To à Kung Fu Panda

Bien que passé de mode, le genre du cinéma kung-fu parvint à se renouveler à la fin des années 1990 avec l'apparition d'une nouvelle génération de réalisateurs tels que Johnnie To à qui l'on doit une incursion particulièrement réussie dans ce genre avec le méconnu *The Bare-Footed Kid* (1993) remake du film *Les Disciples de Shaolin* (Chang Cheh 张彻, 1975). On citera encore Gordon Chan qui livra un efficace *Fist of Legend* (1994) et surtout Tsui Hark 徐克 qui avait été formé à l'école américaine. Bien que s'inspirant des productions des décennies précédentes, Tsui Hark bouscula les codes esthétiques du genre comme en atteste son génial *The Blade* (*Dao* 刀, 1995) qui remit à l'honneur la figure du sabreur manchot incarné par l'acteur Wang Yu 王羽 à partir de la fin des années 1960 (*One-Armed Swordsman*, 1967). Avec les années 2000, le cinéma kung-fu et les films

2 Lors de l'un de mes premiers séjours en Chine, j'avais rencontré dans un train un étudiant d'origine française, plutôt corpulent, qui m'avait raconté avoir été approché pour incarner le champion russe.

de cape et d'épée, qui constituaient de moins en moins des filons rentables, devinrent un terrain d'exploration cinématographique pour des réalisateurs éclectiques et talentueux. Ang Lee ouvrit le bal avec son sublime *Tigre et Dragon* (2000)[3], suivi de Zhang Yimou 张艺谋 (*Hero*, 2002 et *Le secret des poignards volants*, 2004), Ronny Yu (*Le Maître d'armes*, 2006) consacré à la figure mythique de Huo Yuanjia 霍元甲[4], Peter Chan (*Les Seigneurs de la guerre*, 2007, et *Swordsmen*, 2011), Wilson Yip avec les deux premiers *Ip Man* (2008 et 2011) et enfin Benny Chan qui retourna aux sources dans son *Shaolin* (2011) avec la star Jackie Chan. Entre-temps, la sous-culture kung-fu s'était définitivement fondue dans le métissage échevelé d'une mondialisation galopante. Annoncé dès 1999 par la note hongkongaise apportée au film *Matrix* par le génial chorégraphe Yuan Woo-ping 袁和平, le mouvement se poursuivit en 2001 avec l'hilarant *Shaolin Soccer* de Stephen Chow, les deux volets du film *Kill Bill* (2003-2004) de Tarantino, hommage appuyé au cinéma kung-fu des années 1970, et le film d'animation *Kung Fu Panda* (2008) qui présente un condensé *new age* des poncifs du genre.

Jet Li dans Fist of Legend (1994) (Metropolitan)

L'heureuse surprise des années 2010

Il est bien sûr regrettable que le ciné-kung-fu n'ait pas trouvé son Kurosawa alors que les studios de Hong Kong étaient florissants. Les cinéphiles ont en mémoire son *Sugata Sanshiro* (*La Légende du grand judo*, 1943) qui s'appuyait sur le roman éponyme de Tsuneo Tomita. Le personnage principal, inspiré du champion Shiro Saigo, incarne la transition entre une société encore dominée par l'idéal samouraï et un Japon moderne dont le judo, nouvelle discipline nationale, symbolise le paradoxe[5]. Avec *The Grandmaster* (2013), Wong Kar-wai 王家卫 s'est proposé d'illustrer le monde des arts martiaux au cours de la première moitié du XXe siècle en évoquant la *Société des guerriers de Chine* (*Zhonhua wushi hui* 中华武士会) qui joua un rôle important dans la diffusion des styles *xingyi* 形意 et *bagua* dans le Nord de la Chine, et la carrière imaginaire du maître cantonais Ip Man 叶问. Si le résultat est somptueux du point de vue esthétique, le récit peine à convaincre et les chorégraphies témoignent plus du génie de Yuen Woo ping que des techniques traditionnelles apportées par les différents maîtres invités comme conseillers sur le tournage. L'apparition de Xu Haofeng 徐浩峰 _ qui participa au scénario de *The Grandmaster* _ est l'heureuse surprise des

3 Film réalisé d'après un roman de Wang Dulu 王度庐 (1909-1977), célèbre auteur de la littérature de cape et d'épée.

4 Célèbre maître de boxe chinoise ayant vécu entre 1868 et 1910. La légende lui prête des victoires retentissantes face à des lutteurs étrangers.

5 À noter, l'hommage de Johnnie To dans son *Judo Throw Down* (2004).

années 2010. Hélas, ce réalisateur demeure méconnu malgré son indéniable talent artistique et surtout sa remarquable connaissance des arts martiaux chinois traditionnels[6]. Avec *The Sword Identity* (*Wokou de zongji* 倭寇的踪迹, 2011), il retrace le destin d'une école de sabre développée pendant la lutte des Ming contre la piraterie japonaise. Son opus suivant, *Judge Archer* (*Jianshi Liu Baiyuan* 箭士柳白猿, 2012), évoque les conflits opposant les écoles d'arts martiaux. *The Final Master* (*Shifu* 师父, 2015) décrit la communauté des adeptes du kung-fu dans le Tianjin de l'époque républicaine et les difficultés que rencontre un maître de *wing chun* 咏春 pour s'y faire une place. Enfin, *The Hidden Sword* (*Dao bei cang shen* 刀背藏身, 2017) braque le projecteur sur l'utilisation du sabre large durant la guerre sino-japonaise des années 1930. Adepte de la boxe *xingyi*, Xu Haofeng est par ailleurs l'auteur de *Shiqu de wulin* 逝去的武林 (*Le monde défunt des arts martiaux*) un succès de librairie vendu en Chine à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires qui recueille les mémoires du maître Li Zhongxuan 李仲轩, vétéran de la boxe *xingyi* et témoin des dernières heures héroïques du kung-fu traditionnel.

Image promotionnelle pour *The Final Master* de Xu Haofeng

Il était une fois en Chine

Parmi les maîtres historiques représentés au cinéma, la première place revient à l'inusable Wong Fei-hung dont le personnage fut plusieurs fois repris au cours des années 1980. Le talentueux Tsui Hark, formé aux États-Unis, devait lui redonner une nouvelle vie avec une saga remarquablement servie par les talents de Jet Li (*Il était une fois en Chine* en 1991, *La Secte du Lotus Blanc* en 1992, etc.) et de Chiu Man-Cheuk 赵文卓(mand. Zhao Wenzhuo) qui interpréta les 4e et 5e opus de la série. Le personnage de Ma Yongzhen 马永贞 fut repris plusieurs fois à la télévision ou au cinéma avec notamment *Shandong Ma Yongzhen* 山东马永贞 de Ho Ban 贺宾 (He Bin) en 1962, *Boxer from Shantung* (*Le justicier de Shanghai*) de Chang Cheh en 1972, avec à l'affiche le champion de kung-fu Chen Guantai 陈观泰, ou encore *Once Upon a Time in Shanghai* de Wong Ching-po 黄精甫 (Huang Jingfu) en 2014. Authentique héros du renouveau des arts martiaux en Chine, Huo Yuanjia apparaît dans *Le Maître d'armes* alors que son disciple fictif, Chen Zhen 陈真, est le sujet de plusieurs films à commencer par le célébrissime *La Fureur de vaincre* (*Fist of Fury* de Lo Wei, 1972) avec un Bruce Lee qui explose à l'écran. Dans la série Chen Zhen, il faut également signaler le titre *Fist of legend* mentionné plus haut et, avec Donnie Yen, *Legend of the Fist : The Return of Chen Zhen* (2010). Moins connue du public occidental, la figure historique de Da Dao Wang Wu 大刀王五, redoutable bretteur qui soutint la cause du lettré réformateur Tang Sitong 谭嗣同 et périt lors de la répression du mouvement des Boxeurs, a été le sujet de plusieurs films : *Iron Bodyguard*

6 Sur ce réalisateur, voir mon article *Xu Haofeng, un monde disparu réapparaît*.

de Chang Cheh et Pao Hsue-li (1973), *Wang le sabreur* (1985), une production de Chine populaire, et *Blade of Fury* de Samo Hung (1993). Enfin, on citera encore le biopic consacré à l'héroïne Qiu Jin 秋瑾 (*Qiu Jin la guerrière, The Woman Knight of Mirror Lake de* Herman Yau, 2011) qui fait la part belle aux scènes d'action au détriment du personnage principal, l'une des premières militantes féministes de de l'histoire chinoise[7].

La technique et l'esprit

En tenant compte de la technique d'une part et de l'esprit d'autre part, il ne reste que peu de films réellement représentatifs de l'art du kung-fu. On a signalé plus haut la série consacrée à la variante méridionale de la boxe Shaolin, la boxe *hung* dont Lau Kar-leung illustra la légende. Le mythe Bruce Lee a permis au marginal *wing chun* de se faire connaître d'un large public à la faveur de la série des *Ip Man* et, avant cela, grâce au *Prodigal Son* de Samo Hung (1981) et au *Wing Chun* de Yuan Woo-ping (1994) avec Michelle Yeoh que l'on retrouve dans *Tigre et dragon*. D'autres techniques ont, en raison de leur originalité, été représentées à l'écran avec plus ou moins de bonheur. Citons principalement la boxe de l'homme ivre (*Le maître chinois*, 1978, et le remarquable *Combat de maître II*, 1998, tous les deux avec Jackie Chan), celle de la mante religieuse (*Shaolin Mantis* de Lau Kar-leung, 1978) ou encore le taiji quan avec le fantaisiste *Taichi Master* de Yuan Woo-ping. Pour cette dernière discipline il convient de faire une place à part au subtil *Pushing Hands* (1991), premier long métrage de Ang Lee qui ne suit pas les canons du genre pour proposer une fable sociologique tout à fait réussie décrivant les mésaventures d'un vieux maître chinois exilé aux États-Unis. Si la gestuelle fluide du *wushu* sportif a largement remplacé à l'écran celle plus saccadée des styles du Sud de la Chine, peu de films ont été consacrés directement à cette discipline sportive hormis le film produit par Jackie Chan et réalisé Antony Szeto (*Wushu*, 2008) auquel on pourra préférer le méconnu *Iron and Silk* (1990) de Shirley Sun, dans lequel l'américain Mark Salzman joue son propre rôle dans une évocation de son initiation sous la férule du célèbre entraîneur Pan Qingfu 潘清福 (1936-2017).

Michelle Yeoh dans *Wing Chun* (1994)

Entre transmission et émancipation

Depuis le XXIe siècle, les films d'action chinois qui parviennent sur le marché international privilégient désormais la qualité que ce soit du point de vue de la mise en scène, avec des réalisateurs talentueux tels que Zhang Yimou (*Hero, Le secret des poignard volants*), ou de l'interprétation avec, *primus inter pares*, Donnie Yen que l'on retrouve en 2023 dans *Sakra*. Il est étonnant de voir comment ce qui n'était au cours des années 1970 qu'un cinéma de seconde zone a pu révolutionner le cinéma international _ de Hollywood à Bollywood _ ainsi que l'image de la femme dans les films d'action. Désormais, les femmes se battent aussi bien que les hommes, certaines artistes étant particulièrement crédibles dans ces rôles de combattantes à l'instar de la reine Michelle Yeoh qui interpréta une redoutable James Bond Girl à l'écran dans *Demain ne meurt*

7 Voir l'article que je lui consacre dans ce site : *Qiu Jin, La dame d'épée du lac miroir*.

jamais (1997). Je ne reviendrai pas ici sur l'histoire de l'héroïne martiale, sujet que j'ai déjà traité dans un autre article[8]. Régulièrement le grand écran suscite de nouvelles héritières de la dame d'épée chinoise que ce soit aux quatre coins de l'Asie (Veronica Ngo dans *Furie* au Vietnam, Han So-hee dans *My Name* en Corée du Sud, Jeeja Yanin dans *Chocolate* en Thaïlande...) ou en Occident avec, bien entendu, Uma Thurman dans *Kill Bill* mais aussi des découvertes inattendues telle la Française Sabrina Ouazani qui porte le film *Kung-fu Zohra* (Mabrouk El Mechri, 2022). Dans un autre registre, il faudrait encore signaler quelques curiosités comme, par exemple, *Les aventures de Jack Burton dans les griffes du mandarin* (1986) du remarquable John Carpenter qui témoigne encore une fois de l'inscription des représentations cinématographiques du kung-fu dans la pop culture. Toutefois, les authentiques arts martiaux chinois demeurent prisonniers d'une vision fantaisiste voire caricaturale à la différence du Noble Art, le cinéma américain ayant donné plusieurs chefs-d'œuvre qui restituent avec justesse et humanité le monde de la boxe sportive[9]. Il existe toutefois quelques pépites tel le film *Wudong Tiandi* 武动天地 (*The Opera House*, 2019) de Zhang Zhiliang 张之亮 qui, bien plus que de combats et de vengeances, parle de transmission, de passion et d'émancipation. L'histoire donne à voir le petit peuple de Pékin gravitant autour du quartier du Pont du Ciel (Tianqiao 天桥) dédié aux divertissements de rue. Un adepte de la boxe *bagua*, incarné avec brio par l'ancien athlète Xu Xiangdong 徐向东[10], retrouve son fils après avoir délaissé pendant dix ans le foyer familial et entreprend de lui enseigner son art martial afin qu'il puisse marcher sur ses traces. Toutefois, son rejeton, qui de son côté nourrit l'ambition de devenir une étoile de l'opéra de Pékin, ne tarde pas à se rebeller et fait tout pour parvenir à ses fins avec l'aide d'une jeune fille qui n'arrivera pas à trouver le chemin de sa libération dans une société dominée par les hommes. On l'aura compris, il ne s'agit pas d'un film d'action même si la dimension chorégraphique est bien présente. Le personnage du père permet de comprendre le drame que vécurent les artistes martiaux au début de l'époque républicaine. Représentant d'une corporation déconsidérée, il se retrouve à la fin du film réduit à jouer les saltimbanques devant les badauds du Pont du Ciel. La démonstration de son art jusqu'alors gardé secret sera accueillie par les applaudissements du public mais ne suscitera chez lui que des sanglots de honte. Devenu un spectacle, le kung-fu aura perdu sa dimension la plus authentique.

José Carmona **www.shenjiying.com**

8 *Les métamorphoses de l'héroïne martiale.*

9 À ce titre on notera, pour la même époque, l'évidente différence de qualité, notamment scénaristique, entre le premier *Rocky* et *Opération Dragon*. Le premier témoigne d'une réelle profondeur alors que le second ne donne à voir que l'agitation superficielle _ absolument exceptionnelle en ce qui concerne la star Bruce Lee _ de personnages sans âme.

10 Né en 1961, il fut membre de l'équipe de Hebei de *wushu* et se distingua notamment avec sa « boxe des serres de l'aigle » (*yingzhua quan* 鷹爪拳).